Le nouvel Angotiana

Lille

[18--]

LE NOUVEL

ANGOTIANA


THE JOHN GRISWOLD WHITE
COLLECTION OF FOLKLORE AND
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY





GARDE.

On trouve chez le même Libraire,

Alexandrana, ou bons mots et actions remarquables d'Aléxandre 1.er et de Pierre-le-Grand, Empereurs de Russie

Asiniana, ou recueil de naïvetés et d'âneries.

Friponniana, ou recueil des ruses employées par les filous et les escrocs pour faire des dupes.

Gascogniana, ou recueil des bons mots des habitans des bords de la Garonne.

Merdiana, ou manuel des chieurs.

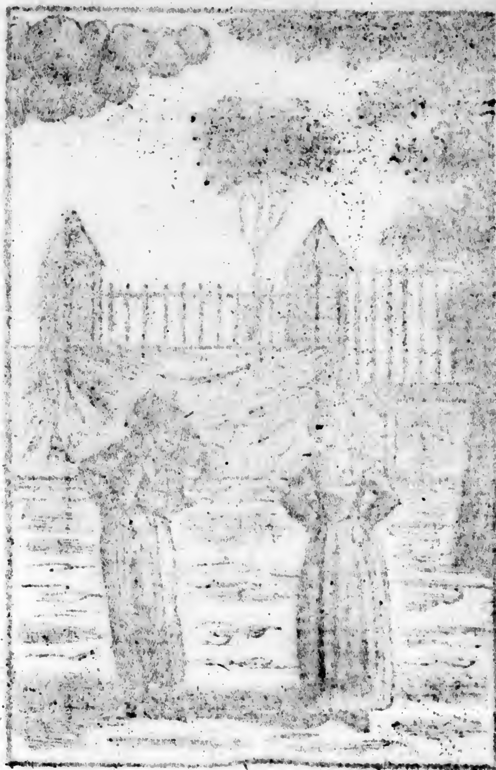
Mulièriana, ou recueil d'anecdotes sur le beau sexe.

Pironniana, ou recueil de bons mots, saillies, aventures, etc., d'Alexis Piron.

Arlequiniana (le nouvel), ou recueil de bons mots, précédés de plusieurs scènes arlequines.

Sphinxiana, ou recueil d'énigmes, charades et logogriphes.

Vadéana, ou recueil d'anecdotes, bons mots, aventures et discours poissards.





Jérome Dubois et Nanette Dubut.

LE NOUVEL
ANGOTIANA,

OU

RECUEIL DE BONS MOTS

Attribués à la famille des Angots.



A LILLE,
Chez CASTIAUX, Libraire.

Imprimerie de Blocquel, à LILLE.

ANGOTIANA

La fille de la Angot, fruitière des halles, épouse d'un agent de change, passant, un mois après son mariage, dans son territoire natal, fit arrêter son carrosse pour parler à ses anciennes connaissances du quartier, qu'elle appela de sa portière, en son idiôme ordinaire.

Hai, Marie-Louise! Hai! Marie-Jeanne! ma commère! mon copère! hé! v'nez donc me parler.

Hé! qu'est-c'donc là qui vous appelle? *dit une voisine.* Qu'est-ce! *dit Marie-Louise*; elle ne la reconnaît pas!

Eh ! c'est la fille de maneselle Angot, la grosse friquière orangère. Quoi ! c'est-y là elle ? *dit la voisine.* Et vante-t'en-zen, *dit Marie-Jeanne.* Dame ! elle est comme une princesse. Hai ! allons ly parler ; qu'est-ce que j'risquons donc ? Est-c' que tu viens avec nous, toi, copère ?

JÉRÔME.

Vantez qu'j'rions, et un des plus fiers d'la bande encore.

MARIE-JEANNE.

Qui, toi, mannequin ?

JÉRÔME.

Apparemment, madame Casaquin.

MARIE-LOUISE.

Eh! mais, vraiment, monsieur Jérôme

Tu t'présente comme un atôme :
Ote-toi d'là, tu m'effarouches.

JÉRÔME.

Allez, qu'Gargantua vous bouche.

MARIE-LOUISE.

Nous laisseras-tu, chien d'épagneux!
Hai, Marie Jeanne, viens y nous deux.

Bonjour, maneselle Manon. Eh! comme vous v'là brave! Je n'vous reconnaissons pu ; où allez-vous donc comme'çà ? — Qui, moi ? J'm'en vas acheter des livres pour mon homme qui fait z'une bibliothèque : y m'a dit de prendre le Montlheri nouveau, Bestiol et Cul de-Jatte, les Métaphores d'Olive de la dernière oppression. Dis donc, viendras-tu nous voir ? j'sommes ben logés, dà ; j'avons champignon sus rue :

c'est une belle maison où l'y a des crampes de fer; j'avons deux salles remplies de belles dépeintures avec des cadavres dores, des blanquettes de moquette en manière de velours, et des rustes de cristal minéral. Du vestanbule on voit dans not' jardin des piralires et des estatues sur des pieds détestables; j'avons des stafilades d'appartemens d'arrache-pied, avec des portes d'escommunication; de belles tapisseries d'Antelote. J'te régalerons ben; j'mangeons dans nos frecassées des treffes, des manilles des moucherons; à not' dessert, j'avons des raisons de Coriandre, des mâches-pains, des castilles en magnière de conserve; j'buvons des vins d'rigueur et d'la crême des Barbares.

Notre heume est habillé, Dieu sait comme! Quien, mon enfant, il a des vestes de franchipanes et de moëlle d'or;

des bas de laine de Sigrovie à ses jambes. Dame ! il a l'moyen d'soutenir ça, par rapport que monsieu son père a eu le vent en croupe : c'est ce qui fait qu'il a acheté de belles et bonnes rentes voyagères. Il a une terre qui a des droits de dos et ventre ; il est propriétaire d'une bonne farme dont son neveu èn est l'usurier fruitier, par un bail amphibologique.

Il est d'une bonne famille : il a un cousin qui joue des ogres, un autre qui a étudié, qui s'est fait passer maître-lazart, un autre qui assassine les plaideux aux consuls, une cousine qui est tourtière dans un couvent, et une sœur qui a épousé un cent de suisses de chez le roi.

JÉRÔME.

Sarpejeu ! maneselle Manon, y gn'a qu'heur et malheur dans ce monde-ci. Y faut qu'chacun s'pousse. Savez vous que depuis que j'nai eu la valicence de vous voir, j'nous sommes produit l'investiture d'une charge de corporal du guet à pied, à cause que j'me suis toujours senti du goût pour ce qui est en cas de fait des armes ? A propos d'ça, voulez-vous boire une goutte de paf ?

Melle ANGOT.

J'voulons ben. Saint-Jean, va nous chercher d'misequier d'rogome, j'buvrons daus l'carrosse.

Une poissarde qui a atteint, comme beaucoup d'autres de ses commères, le haut de la roue de la fortune pendant le cours de la révolution, et qui ne sait pas lire, parce qu'il y a deux ans qu'elle ne savait pas écrire, appelait souvent chez elle une marchande douce, honnête et sans prétention : comme cette marchande se donnait la peine de porter toujours elle-même les marchandises demandées, la ci-devant poissarde la regardait souvent du haut de sa nouveauté. Il y a quelques mois que la marchande un peu piquée de cette suffisance, fit une toilette beaucoup plus recherchée, et au lieu de porter elle-même les étoffes, les fit porter par sa cuisinière, et, suivie de cette fille, se rendit chez madame la parvenue. On les introduisit : au rouge dont se couvrit

tout-à-coup le front de la dame, la marchande se douta que quelque chose d'intéressant se passait dans son ame. La cuisinière, que les grandeurs n'effarouchèrent pas, s'approcha auprès de son ancienne camarade, qu'elle reconnut à merveille, malgré les magnifiques rideaux d'un lit de lampas. La dame, un peu déconcertée, lui tendit la main, et la cuisinière la joue. La reconnaissance se fit, et quelques tutoiemens réciproques apprirent à la marchande que la connaissance n'était pas de fraîche date. Avant de se séparer de la marchande, la nouvelle Angot la prit à part, et lui dit : *Ma bonne, n'allez pas faire de girie de cela dans ce monde; c'est une fille de mon endroit, voilà comme quoi qu'el m'connaît.* Et à l'instant d'après, un carrosse superbe d'emporter la dame à Bagatelle, où son

mari l'avait invitée à dîner, en la priant de tâcher *d'être bien mise.*

Cette anecdote rappelle le couplet suivant :

AIR : *Cette beauté pleine d'attraits.*

Peut-être mes originaux,
Sortant de la foule commune,
Un jour quitteront leurs travaux,
Et voleront... à la fortune.
Dans un riche hôtel installé,
Plus d'un butor, je le parie,
Prendra le ton du port au blé.
Parmi la bonne compagnie.

On dit se *vêtir*, et cependant on dit se *dépouiller*, l'on disait anciennement se faire *tirer*, pour dire se faire *peindre*. Une dame Angot, qui était dispensée de savoir sa langue, sortant de se faire peindre, et étant encore costumée de

sa plus belle robe, disait : Je n'me suis jamais fait *tirer* aussi ben *pouillée.*

Dans le bon temps de la révolution, la femme d'un membre de comité révolutionnaire fut arrêtée. Le mari, furieux de cette insulte, court trouver ses collègues, et après avoir, dans un long discours à sa manière, vanté l'honneur et le patriotisme de sa chère moitié, il conclut ainsi: « J'sais que pour à l'égard de c'qu'est de la rubrique, alle en a quatre fois plus que moi; qu'en un mot, alle est pus profonde: *mais quoiqu'ça, je fais la motion qu'un de nous se détache, aille la voir, la visite et l'élargisse.*

Un grouppe de dames de la halle

rencontrant l'abbé Maury, qui allait à l'assemblée, lui dit : Vous parlez comme un ange, M. l'abbé ; mais, malgré ça, vous êtes fou.... L'abbé leur répondit en souriant : Vous savez bien, Mesdames, qu'on ne meurt pas de-çà.

En 1791, deux poissardes voyant passer un convoi funèbre, à la tête duquel était feu Gobet, tinrent la conversation suivante :

« Qu'est-c' donc que çà, ma commère ?—C'est c'jacobin fait évêque par le diable. — Tais-toi donc ; c'est un brave homme que stilà ! cà n' vous éclabousse pas comme l'autre : ça vaz à pied comme not' chien ; çà batise, çà marie, ça dit quatte messes par jour ; ça enterre, que c'est un plaisir ! —

Ah ! c'est juste, commère ; stilà nous enterre : mais l'autre nous nourrissait. »

Une femme très-jolie et très-bien parée, sortait de l'Opéra, il y a quelque temps.—Où faut-il aller, madame ? lui demende son domestique.—*Cheux nous*. Un jeune homme sortant du parterre, se mit à rire. — Pourquoi t'en étonner ? lui dit un de ses amis ; c'est une *Nanette Dubut*, tombée du quatrième étage, dans une voiture, sans se blesser.

Lorsque Manon rend à Cadet misanthrope, ses mirzas de similor et son étui de chagrin, Cadet lui dit : Assez de *chagrin* comme ça.

Dans *Cri Cri*, Gobelin dit à Dubuis :

Décanille vîtement, ou j'te brûle la cervelle à coups de souyer ; c'est que d'ma main ça compte.

Sirval vient demander à Christophe Morin, sa fille en mariage ; mais Morin croit que Sirval veut s'arranger avec lui de sa jument chocolat. Il dit à celui-ci : c'est une jolie bête. — Une jolie bête ! — Et je vous recommande de la bien étriller tous les jours.

Quelqu'un, pour se moquer d'un homme qui semait le mot monsieur, trois ou quatre fois dans chacune de ses phrases, sonna un de ses domestiques et lui dit : monsieur, mettez monsieur le collier à monsieur mon chien ; faites mademoiselle la pâté à monsieur mon chat ; ensuite, priez monsieur mon

cocher de mettre messieurs mes chevaux à monsieur mon carosse.

Pataquès dit que c'n'est pas malin, si son frère de lait a du courage, attendu qu'il revient de l'armée, et que là, on est accoutumé à être tué.

Tiercelin, dans *le Chaudronnier de Saint-Flour*, dit au petit ramoneur son neveu, de se cacher, et comme celui-ci laisse par mégarde, son sac, il ajoute : emporte donc ton ridicule.

Il dit aussi, dans *les amours de la Halle* : Si chaque fois qu'une femme trompe un homme, il éternuait, nous n'aurions plus d'autre conversation que : *Dieu vous benise.* Et il ajoute : Que veux-tu, mon fils, nous sommes faits ;

mais nous nous en consolerons en pinçant copieusement la partie des légumes nuptials.

Dans le rôle de Pataquès, Brunet a un restant de compte avec M. Doucet, pour une enseigne qu'il a faite, et comme ce dernier n'a pas de monnaie a lui rendre sur six francs, Pataquès lui dit que pour terminer le compte, il va lui faire une S ou deux de plus.

Tiercelin, dans *la pièce qui n'en est pas une*, dit qu'il aime les chansons. On lui dit d'aller en entendre au Vaudeville.—Oh ! j'y ai t'été ; mais il y a là trop d'esprit pour moi : j'aime mieux v'nir par-ici, c'est pus farce, et j'dis qu'il en faut pour tout l'monde, pas vrai mon fils ! d'ailleurs pourvu qu'on

me donne de *la farce*, j'suis content, c'est pus *sûr*.

On poëte moderne étant las d'employer les métaphores de cou d'albâtre de sein de lys, etc., écrivait à sa maîtresse que la peau de ses bras était blanche comme des coquilles d'œufs.

Dans *Deux et Deux font Quatre*, Tiercelin croit avoir quatre enfans ; il s'écrie : en v'là encore deux ; c'est fini : c'te paternité-là m'acheve...... le ciel veut ma mort.....Hé bien, il l'aura..... Tu l'auras, mon homme, tu l'auras... V'là le désespoir qui me gagne....... Je le sens qui monte, qui monte toujours dans la même jambe. (*Il met le pied dans le trou du souffleur*). Ah ! mon

Dieu, j'ai déjà un pied et demi dans l'éternité! Profitons de mes derniers momens, pour faire mon testament...... D'abord en bon chrétien, je donne mon ame à Dieu; il n'est pas accoutumé à ces petits présens, et ça lui fera plaisir. Ensuite, après avoir donné son échoppe aux gens de mérite, deux paires de *claques* aux huissiers, et son *alène* aux orateurs, il fait ses adieux à ses quatre marmots. Ah! mon Dieu, dit-il, en v'là une qui se trouve mal; est-ce qu'elle a le coquemar? Reconnaissant que c'est une poupée, il reprend un peu son courage, et trouvant une bourse dans un berceau, il n'a plus envie de se détruire. Il croit que c'est le voisin Dumont qui l'a mise là, et il court pour la lui rendre, en observant qu'il aura toujours le temps de mourir après, si ça lui fait plaisir.

Un éloquent orateur du comité révolutionnaire, en parlant d'un nègre affranchi, le désignait sous le nom de *ci-devant noir*.

Un beau parleur disait en parlant de son épouse ; quand je la vis pour la première fois, je lui plus, elle me plut, et nous nous *plumâmes*.

Un perruquier devenu général, demandait à être employé au siége de Lyon. Personne n'y a plus de droit que vous, lui répondit-on, s'il s'agit de *raser* la ville.

M. le prince de C...., père, demandait un jour à une marchande de la halle, quelle différence elle faisait d'un ma-

quereau à une maquerelle. La marchande lui répondit : la différence qui g'nia, c'est que les maquerelles ont leurs deux yeux, et que les maquereaux n'en ont qu'un.

Nota. M. le prince de C.... était borgne.

Une marchande de la halle qui avait été à l'Opéra un jour de fête publique, entendant chanter un chœur, se tourna vers une de ses camarades, et lui dit : vois-tu ces coquins-là, pas'que c'est aujourd'hui gratis, ils chantent tous à-la fois pour avoir plutôt fini.

Deux savetiers s'entretenaient dernièrement de matière de religion. L'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir

le culte; l'autre, au contraire, qu'on avait eu tort. Mais dit le premier, je vois bien que tu n'es pas foncé dans la politiquerie. C'n'est pas pour toi qu'on a recréé Dieu dans ses fonctions; c'n'est pas pour moi non plus; mais *c'est pour le peuple.*

Cristophe Morin, qui était jadis palefrenier, étourdi par les gens d'affaires, les procès, les maçons, dit qu'il était beaucoup plus heureux quand il n'avait que ses chevaux *à panser*, (*à penser*).

Un déchireur de bateaux rencontrant un homme qui avait une jambe de bois, lui dit: eh! dites donc, l'ami, tu marches comme une demoiselle. —

Voyez donc un peu ce monsantroi qui vient m'insulter sur ma dégaîne, *à propos de bottes.* — Non, Monsieur, je n'vous insultons pas, j'disons seulement qu'tu marches comme une *demoiselle*, parce qu'avec ta jambe de bois, tu enfoncès les pavés.

La demoiselle est un instrument dont se servent les paveurs.

On disait à un homme fort riche, qu'il ne lui manquait plus qu'une bibliothèque, pour réunir chez lui tout ce qui pouvait être utile et agréable. Le richard, convaincu qu'effectivement cette chose lui manquait, court chez un libraire et lui marchande toute une rangée de livres magnifiquement reliés. Monsieur, lui dit le libraire, c'est le même ouvrage dont vous voyez cinq

cens exemplaires : qu'importe, lui répond le richard, puisqu'ils sont bien reliés ; et d'ailleurs, ne sont-ce pas toujours des livres ?

Pataquès dit que sa palette a servi à Apelle, quand il fit son beau tableau de l'adoration *des images*.

Il dit ensuite, j'ai z'-un âne rouge tout fait, qu'est vraiment z'un chef-d'œuvre ; c'est le coq des ânes. J'en suis si content, que je me mire dedans.

Une enrichie, femme d'un ci-devant coiffeur, avait passé trop vîte du rez de chaussée au premier, pour avoir totalement perdu le langage de son ancien métier. L'envie de se faire peindre, la conduisit chez un de nos meilleurs ar-

tistes. Le peintre allait sortir au moment où elle entra dans son atelier. Il lui fit remarquer que le moment était mal choisi. Mais sans se déconcerter, et avec l'à-plomb que donne l'usage de la *bonne compagnie* : je ne vous tiendrai pas long-temps, lui dit-elle; aujourd'hui vous donnerez seulement le *premier coup de peigne* à mon portrait.

Dans un comité révolutionnaire, un homme *suspecté d'être suspect*, voulut se justifier; et demanda la parole. Tu l'a z'as, lui dit le president. Je te la *r'ôte*, s'écria un aboyeur.

Un parvenu d'*une haute taille*, se trouvant un jour dans une société de gens du vieux style, lâcha quelques impertinences, un plaisant s'écria : cela m'étonne de sa part, car il est bien *élevé*.

Un libraire montrait des livres à un parvenu. « Quel est ce livre-ci, demanda le dernier ? — C'est un *Tom-» Jones*, répondit le libraire. — Il est » *verd*, reprit le parvenu, qui croyait » avoir entendu dire au libraire que » c'était un *tome jaune.*

Une dame du Mans répondit à une de ses cousines, qui lui demandait des nouvelles de son mari: il est allé planter des arbres en *Saintonge*, voulant dire en *quinconces*.

Dans *Rancune*, parodie d'*Hécube*, représentée au théâtre des Troubadours, Craim dit aux-chaircuitiers troyens (*de Troyes en Champagne*) *Cher cuitiers troyens, destructeurs de la graisse* (la Grèce.)

Un malheureux que la voiture d'un fournisseur venait d'éclabousser des pieds à la tête, s'écriait : comment ces gens vont-ils si vîte? —*Ils volent*, dit un passant.

Un plaisant disait qu'il n'était pas nécessaire de dépenser tant d'argent au palais Egalité, puisque l'on n'en voulait faire qu'un cimetière attendu qu'on y voyait déjà beaucoup d'*os rangés* (d'orangers.)

Un gascon, nouveau débarqué à Paris, y voyant comme dans l'ancienne Rome, des *consuls*, des *tribuns*, fut très-étonné de n'y pas trouver un *préteur* (prêteur.)

On a dit d'*Etéocle et Polinice*, tragédie du citoyen Legouvé, que cette pièce était *fraternité ou la mort.*

Le *journal des défenseurs de la patrie* dit que le morceau de musique qu'Achille aime le mieux, est l'*ouverture d'Iphigénie.*

Oui, disait un nouveau riche à un de ses amis, je suis marié à *Berlin* : ma femme est une *berline.*

Une *précieuse ridicule* disait à sa femme-de-chambre : *Apportez l'instrument pour ôter le superflu de ce brillant* : elle voulait des mouchettes.

La même disait encore qu'elle *pros-*

tituait ses filles en bonne compagnie, pour signifier qu'elle les *produisait.*

Une dame à qui on reprochait de s'en aller trop tôt, répondit : J'ai besoin de repos, je vais me jeter dans les bras de *Morphosée* (de Morphée.)

A la première représentation de l'*ouverture du jardin Egalité*, Brunet ayant de la peine à finir un air fort long et très-difficile, les acteurs qui étaient en scène avec lui ne purent s'empêcher de rire ; il leur dit aussitôt : Vous riez parce que je chante comme une *seringue* ; mais convenez au moins qu'il y a du *remède.*

Un de nos turcarets faisant bâtir une

maison où les *fenêtres* étaient si grandes et si multipliées, qu'à une certaine distance, le mur de face ressemblait plutôt à un grand grillage de bois qu'à un ouvrage de maçonnerie; un jeune homme lui observa qu'il avait prudemment agi, puisque, par ce moyen, il empêchait les gens de dire qu'il était d'une *maison obscure.*

Un homme fort riche, dont on pouvait parler à propos *de bottes*, parce que c'était un cordonnier, qui avait une fille dont les yeux ne faisaient point de *quartier*, et à qui il donnait cinquante mille francs en mariage; un de ceux qui aiment à rire de tout, dit que les godelureaux du voisinage assiégeaient tous les jours sa boutique pour y trouver *chaussure à leur pied.*

Lorsque la paroisse de Normée, en Champagne, se fut assemblée pour former sa municipalité, les paroissiens fraternellement réunis devaient conformément au décret, nommer un président, on était prêt à choisir un honnête maçon de l'endroit, lorsqu'un plaisant s'écria : comment, Messieurs, dans l'instant où les parlemens sont en si mauvaise odeur, vous mettez à votre tête un président *à mortier* ! Cette réflexion changea les dispositions des électeurs, et le maçon ne fut point accepté.

Deux jeunes gens, montés dans un fiacre, prirent de l'humeur contre le cocher, dont les chevaux rétifs ne voulaient plus partir. Marche donc, s'écrièrent-ils, ou nous allons faire une *motion* sur tes épaules. Eh! Messieurs, de

Angot.

grâce, leur répondit-il, en se retournant avec gravité, un peu de patience; attendez du moins que je me sois *constitué* sur mon siége, et que j'aie *organisé* mes chevaux.

Chacun a son goût; moi, j'aime les romans, c'est ma fureur : aussi ne voit on chez moi que romans dans ma bibliothèque, romans sur ma cheminée, romans sur ma table de nuit, romans dans ma garde-robes, romans par-tout.

Avec mes romans, je n'ai besoin de rien; je suis riche, je suis heureux avec mes romans. Que me manque-t-il, en effet? des terres, des domaines? Est-il de plus belles propriétés que l'*Abbaye de Munster*, l'*Abbaye de Grasville*, l'*Abbaye de Saint-Clair*, dont je viens de faire l'acquisition? est-il des jouis-

sances plus douces que les miennes ? Quand je veux me soustraire aux *astuces de Paris*, je monte dans *le Cabriolet d'une Merveilleuse*, et je vais à la *campagne* passer les *matinées du printemps*, dans mon *château d'Otrante*, *de Mortimore*, ou d'*Albert*. Près de là est l'*église de S.te Siffrid*, où le *curé de Lansdowne* médite tous les matins la *Messe de Gnide*.

Je déjeûne ; je prends mon fusil, et je m'en vais à la chasse dans *la forêt de Livry*. Suis-je fatigué ? j'ai pour me reposer *la maisonnette dans les bois*, où je puis goûter *les charmes de la solitude* et *tous les délassemens d'un homme sensible* Je vais ensuite dîner au *prieuré de St. Bernard* ; là, dans *le jardin d'amour*, j'ai le plaisir d'entendre *l'abbé Bazin* chanter *les petites heures de Cythère*, tandis que *le mi-*

nistre de Wakefield récite *le bréviaire des jolies femmes.*

A mon retour, *le compère Matthieu* me fait *des contes persans*, *des contes à dormir debout*. Une *illustre servante* m'approche alors un canapé ; je prends *mes lunettes*, et j'examine *la galerie des femmes* à travers l'*optique du jour*.

Je veux me donner du *passe-temps agréable*, je me rends au sein de la *famille napolitaine*, qui habite dans mon voisinage *la maison murée*, où je m'amuse à jouer avec *les enfans de l'abbaye*, *les enfans du bonheur*, *l'enfant de la forêt*, *l'enfant du carnaval*, *l'enfant de la sacristie.*

Quand tous ces petits polissons m'ennuient, je les envoie au *Diable boiteux* ou *à l'école des enfans*.....

Quelquefois je prends plaisir à faire des heureux, surtout dans ma famille,

par exemple, j'ai marié dernièrement *Mon oncle Thomas* avec *Jeanneton de la place Maubert.* Quel *mari sentimental* ! quelle *femme de bon sens* ! *Voilà comme on aime* ! je donne, par mois, deux *soupers de Vaucluse* C'est alors que je réunis ce qu'on appelle la bonne société ; elle est ordinairement composée de *la princesse de Clèves*, du *comte de Saint-Méran*, de *Milady Lindsey*, du *prince Nègre*, de *Lady Alméric Belmore*, et des *barons de Feilshem.*

Nous buvons dans *la coupe enchantée* ; *la jardinière de Vincennes* a soin de nous servir au dessert les plus beaux fruits de son verger.

Je conte alors à mes convives *ma vie de garçon*, et nous passons ainsi *des soirées amusantes.* Cependant, *la cloche de minuit* sonne ; nous descendons

alors dans *le souterrain*, ou *la caverne de la mort*, pour y célébrer *les mystères d'Udolphe* en l'honneur du *spectre amoureux*, du *squelette ambulant* et *des esprits de la montagne* ; pénétrés d'un respect religieux, nous nous approchons du *confessionnal des pénitens noirs*, et nous allons, l'un après l'autre confesser au *moine*, tous *les jolies péchés d'une marchande de modes*. N'est-ce pas là, Mesdames, *ce qui fait le bonheur* ?

Les amours du Per-Vertisseur, *général de l'ordre-Séraphique*, et de *la Mer*-Veilleuse, *abbesse du couvent*, de*** ; *poëme en prose.*

Je chante les amours du célèbre Per-*Vertisseur*, l'honneur et le soutien des moines de son temps. Ce n'est point

vous, filles du ciel, Muses immortelles, Muses chastes, que doit invoquer mon génie; c'est à toi, puissant dieu des jardins, c'est à toi seul de m'inspirer. Tu fus le premier objet du culte des mortels; on t'adora dans l'Inde, en Égypte, en Grèce; les dames romaines, qui n'étaient pas si pudiques que les nôtres, te portèrent par dévotion à leur col; et tu es sans doute cet agent mystérieux et divin que les théologiens de la rue Saint Jacques appellent très-spirituellement le doigt de Dieu.

L'illustre *Per*-Vertisseur, l'un de tes plus zélés sujets, dirigeait depuis quelque temps les timides consciences des religieuses de l'abbaye de***. Jamais directeur n'avait été plus chéri, ni plus digne de l'être. Per-*Vertisseur* était l'un des plus beaux moines de l'Ordre-Séraphique; son teint vif et animé, sa

bouche fraîche et vermeille, ses yeux brillans de tous les feux du désir, son nez aquilin, annonçaient en lui les qualités les plus superbes; d'ailleurs fourbe, insinuant, avantageux, brun comme Mars et taillé comme Hercule, on voit qu'il réunissait tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes, et sur-tout aux religieuses, qui sont plus femmes que les autres.

La Mer-*Veilleuse*, abbesse du couvent de***, où tout retentissait du nom de l'aimable Per-*Vertisseur*, l'envoya chercher un samedi soir. Jamais elle n'avait été si séduisante. Ses grands yeux bleus, qui ne savaient que s'entr'ouvrir, mais qui possédaient si bien l'art de lancer de côté des regards furtifs et voluptueux; ses dents de perles, sa peau plus blanche que du lait, et cet embonpoint, cette fraîcheur reposée qui

ne se trouve guère que dans l'ombre du cloître, la rendait la plus séduisante personne de tout son sexe; d'ailleurs ses scrupules ajoutaient un nouveau dégré d'intérêt à ses charmes. Le Per-*Vertisseur* ne put s'empêcher de lui declarer la vive impression qu'elle faisait sur son cœur.

La Mer-*Veilleuse* rougit, carressa sa guimbe, pinça ses lèvres, puis soupira; hélas! répondit-elle, je vous aimerais bien, mais je vous avouerai que j'en crains les suites.

Le Per-*Vertisseur*, de retour dans son moutier, conclut que ces paroles renfermaient un grand sens; et comme c'était un beau génie, en moins d'une heure, il eut médité, combiné, arrangé ses projets, ses moyens. Voilà qui est parfait! s'écria-t-il; et aussitôt il alla trouver le Per-*Verti*, son ami et son

disciple qui lui conseilla de s'associer quelque roué subalterne qui pût, au besoin, lui servir d'espion et d'agent secret : en conséquence, il choisit un des frères du couvent connu, depuis long temps pour être à-la-fois menteur, fourbe, bas, insolent, calomniateur et faussaire. Cet honnête homme s'appelait Frer-*Ot*.

Malgré tant de mérite, son poste était cependant assez mince; car il n'avait de père en fils d'autre emploi dans le couvent que celui d'écheniller les arbres du jardin, d'amonceler toutes les semaines les feuilles qui en tombaient, dont les ânes de la communauté faisaient d'ordinaire leur litière et leur pâture.

Viens ça, Frer-*Ot*, lui dit le Per-*Vertisseur* : quoique tu sois bien ennuieux, je t'ai toujours aimé ; j'ai besoin de toi, et je vais te confier aujourd'hui mes secrets les plus cachés.

Je suis fou de la Mer-*Veilleuse*. — Oui-dà, révérend! répondit le petit Frer-*Ot*. Eh bien, il faut tâcher de l'avoir; et je me charge, si quelqu'un y trouve à redire, de publier que ce quelqu'un-là est athée, hérétique, et qui pis est, philosophe. D'ailleurs, pourvu qu'il n'y ait point de Bicettre à craindre et qu'il se trouve un peu d'argent à gagner, je suis prêt à tout faire pour le service de votre révérence.—Eh bien, mon cher Frer-*Ot*, sois assuré que ta fortune est faite; mais commence par porter mystèrieusement cette lettre à la Mer-*Veilleuse*, et tâche sur-tout de n'être apperçu de personne. Oh! répondit Frer-*Ot*, soyez tranquille, je sais, tout comme un autre, m'escamoter dans l'occasion.

La Mer-*Veilleuse* reçut la lettre et la lut; elle était conçue en ces termes:

« Divine Mer-*Veilleuse*, j'idolâtre
» vos séraphiques appas, et je me
» meurs. Laissez-moi faire, je vous en
» conjure ; notre amour n'aura pas les
» suites que vous craignez. Sachez qu'il
» est avec la nature des accommodemens
» tout comme avec le ciel ; mais, indé-
» pendamment des dangers, l'on est
» fort mal à son aise à la grille. Je vous
» demande en grace de prétexter une
» indisposition, et de publier que Mon-
» seigneur *Saliceti*, médecin de notre
» Saint-Père le Pape, votre seigneur et
» le mien, ainsi que celui de toute la
» terre, vous a conseillé d'aller prendre
» les eaux de Balaruc. Je confesse la
» femme-de-chambre de la signora
» *Bischi*; elle gouverne l'abbé *Conico*;
» l'abbé *Conico* gouverne la signora ;
» la signora gouverne le révérend père
» *Bontempi*, le révérend père gouverne,

» comme on sait, le Saint-Père, ainsi
» j'aurai pour vous toutes les permissions
» nécessaires, et pour moi celles de vous
« accompagner. Disposez maintenant
» du sort de votre passionné Per-*Ver*-
» *tisseur.* »

La Mer-*Veilleuse* employa une grande partie de la nuit à rêver assez voluptueusement au charmant Per-*Vertisseur.* Le lendemain, elle fit avertir les révérendes-mères pour le chapitre général.

Mer-*Cantille*, Mer-*Indienne*, Mer-*Curiale*, Mer-*Ingue*, la Mer-*Lette*, la Mer-*Ise*, la Mer-*Luche*, et plusieurs autres dont les noms m'échappent, allèrent remplir à droite et à gauche, d'un air benin et contrit, les stales du chapitre. Vinrent ensuite d'un pas plus lent, les mères anciennes, et les grandes officières de la sainte communauté, telles que, Mer-*Ida*, Mer-*Gredi*, Mer-*Ite*

qui, malgré ses années, s'étonnait encore de se trouver dans le fond d'un cloître ; Mer-*Lin*, qui avait le département de la lingerie; Mer-*Ovingiens*, bibliothécaire et archiviste : la Mer-*Daille* et la Mer-*Deuse*, toutes deux infirmières par semestres, ainsi que Mer-*Cure*, la Mer-*Tume* qui présidait à l'apothicairerie ; la charmante Mer-*Veilleuse*, et la jeune Mer-*Veille*, sa nièce chérie, terminaient l'auguste marche.

Lorsque tout le monde fut assis, chacun à son rang, il se fit un grand silence: on marmota trois *ave*, et Mer-*Veilleuse* parla en ces termes, avec une grace tout-à-fait touchante: Mes révérendes-mères, » dites votre *Miserere*. J'ai des obs» tructions au mésenterre, et il faut » absolument que j'aille prendre les » eaux de Balarue. »

Toute la communauté applaudit à ce

discours si éloquent et si sensé, il n'y eut que la Mer-*Tume* qui, fronçant le sourcil, mordant ses lèvres, lâcha entre ses dents quelques paroles assez piquantes; mais le consentement unanime de ses compagnes la força au silence.

Mer-*Veilleuse*, comblée intérieurement du succès de sa harangue, continua ainsi : « Et pour vous donner, mes » révérendes-mères, une preuve de ma » tendresse, je confie, en mon absence » les rênes de cette maison à la Mer-» *Luche*, dont tout le monde connaît la » sagesse et la capacité. Je recommande » en même-temps la jeune Mer-*Veille*, » ma nièce, aux soins et aux prudens » conseils de la Mer-*Curiale*. » En finissant ces mots, elle se leva, et toute l'assemblée alla par pelotons, au réfectoire, où l'on ne cessa de chuchoter pendant tout le dîner.

Le Per-*Vertisseur*, de son côté, après avoir préalablement disposé toutes ses intrigues, ordonne une convocation générale. C'est à toi maintenant, c'est encore à toi formidable dieu des jardins, à soutenir ma faible voix ; mais appartient-il à un faible mortel de chanter dignement tant de héros de ton divin empire ! Charmant dieu de Lampsaque toi que Venus même adorait, entends ma voix, exauce ma prière et viens me prêter tes accens.

Je vois un groupe qui s'avance vers la salle du conseil : Per-*pendiculaire*, Per-*Pignan*, Per-*Sicot*, Per-*Sillé*, Per-*Uque*, Per-*Onnelle*, Per-*Igée*, Per-*Plexe*, Per-*Dant*, Per-*Éché*, le Per-*Forant*, le Per-*Foré*, le Per-[illegible], le Per-*Siffleur* et le Per-*Iné*, marchaient sur deux files, à la tête desquels on voyait le Per-*Fide* et le Per-*Turbateur*

Les autres avaient déjà pris leur place, Entrez, brave et sainte cohorte, puisse la paix et la douceur regner parmi vous!

Ecoutons l'illustre Per-*Vertisseur.* « Cher et sacré troupeau, leur dit-il, » je viens d'obtenir du souverain pon-» tifé la permission d'aller prendre les » eaux de Balaruc : la rigoureuse con-» tinence que j'observe depuis que j'ai » l'honneur de porter l'habit de Saint-» François, m'a mis dans un état ter-» rible que cela vous épouvanterait. » On dit les eaux de Balaruc très-ra-» fraîchissantes, et je vous signifie que » j'en veux aller boire.

Tous les moines, outrés de dépit, rongèrent leurs ongles, baissèrent la tête et ne répondirent que par un profond silence à l'éloquente harangue du Per-*Vertisseur.*

Cela va mal, dit-il, à demi-voix au *Angot.*

petit Frer-*Ot*.—Courage, mon maître, rentrez dans votre cellule, et je vais vous y suivre. — Où est Per-*Sonne* ? demanda le Per-*Vertisseur*.—A l'église ou à la bibliothèque, répondit Frer-*Ot*.

Arrivé dans la cellule de son général, le petit confident ferma la porte, tira la clef, la mit dans sa poche, s'approcha de l'oreille du Per-*Vertisseur*, et lui dit : très-révérend, vous êtes trahi. — Ciel : que dis-tu ? —Chut, mon père ; de la fraude, de l'intrigue, de la perfidie, mon seigneur et maître, de la perfidie. Songez qu'il s'agit de vous joindre à la Mer-*Veilleuse*, ou de ne la pas toucher du bout du doigt. D'ailleurs, quand un homme de génie comme vous a un Frer-*Ot* à ses ordres, il peut tout entreprendre et doit réussir à tout. — Mais quels sont mes ennemis ? Où sont les traîtres ? les connais-tu ? —

Oui, vous les trouverez dans la cellule du Per-*Vers*, mais ne me compromettez pas....—Viens, suis-moi, dit le Per-*Vertisseur*; et après s'être recueilli pendant quelques momens, il alla frapper fièrement à la porte de son ennemi.

Le Per-*Vers* ouvrit, et le Per-*Vertisseur* apperçut, en entrant assez brusquement, Per-*Fide*, Per-*Nicieux*, Per-*Sécuteur*, Per-*Sonnel* et Per-*Turbateur*, tous frémirent à son aspect: « Vos » complots me sont connus, leur dit-il, » et j'apporte ici la paix ou la guerre. » Si, au lieu de vous opposer à mes » projets, vous consentez à les servir, » je ne suis ni perfide, ni pernicieux, » ni personnel, ni perturbateur, je par- » tagerai mon bonheur avec vous. La » reconnaissance peut tout sur l'âme de » Mer-*Veilleuse*, et je suis assuré que » votre nombre ne l'étonnera pas. Si,

» au contraire, vous persistez à cabaler
» contre moi, je vous ferai tous déchirer
» par Frer-*Ot*.

Il prononça ces dernières paroles d'un air si fier et si terrible, que chacun pâlit, baissa la tête et se signa. On savait que l'art de déchirer les gens était chez Frer-*Ot* un talent de famille, et de cette manière, l'adroit Per-*Vertisseur* intimida si bien ses ennemis, qu'ils lui jurèrent une fidélité à toute épreuve.

Quelles furent douces et voluptueuses les émotions qu'éprouva l'amante du Per-*Vertisseur*, au récit que lui fit Frer-*Ot* de tous ces héroïques détails ! Le jour du départ fut bientôt fixé et on arrêta que le Per-*Vertisseur* donnerait un dîner splendide dans l'extérieur du couvent à l'adorable Mer-*Veilleuse*.

Elle s'y rendit au jour prescrit, parée de son embonpoint et de ses désirs.

Tous les moines vinrent lui faire leur cour avec une galanterie et une grâce tout-à-fait charmante. Per-*Forant* l'assura qu'elle valait seule toutes les houris du paradis de Mahomet. Per-*Cent*, la loua sur son esprit. Per-*Suasif* lui jura qu'elle était la plus belle personne du monde. Per-*Lé* lui débita un madrigal de sa composition; il n'y eut pas jusqu'à Per-*Manant* qui ne tachât de lui dire de jolies choses.

On sonna les cloches. Per-*Golesse*, l'organiste du couvent, se surpassa, et joua à enlever quelques airs de Mourét et de Campra. Per-*Roquet* prêcha à ravir un pot-pourri séraphique, puis il s'établit entre Per-*Ruche* et lui une controverse très-spirituelle en argumens communiqués. Per-*Drix* et Per-*Dreaux* firent les honneurs du festin. Le Per-*Vertisseur* s'assied auprès de la Mer-

Veilleuse, le Per-*Siffleur* se plaça vis-à-vis, et les railla agréablement l'un et l'autre pendant tout le repas. On porta force santés, et l'on se sépara bons amis en apparence. Enfin il fallut partir.

Le Per-*Vertisseur* tira Frer-*Ot* en particulier. Cher confident de mes plus secrètes pensées, lui dit-il, je ne suis pas sans quelques légères inquiétudes sur le grand mystère qui va s'opérer. On a vu souvent que trop d'amour produisait certains effets...... Et cela serait fort chagrinant pour Mer-*Veilleuse* et pour moi. Laissez faire, reprit l'ingénieux Frer-*Ot*: je cours chez Per-*Clus*, c'etait dans son temps un illustre.

En effet, il alla voir le moine, qui lui dit d'un ton chagrin et grondeur : allez trouver Per-*Linpinpin*, c'est un homme à ressources ; autrefois j'ai été assez content de sa poudre. Per-*Linpin-*

pin donna un petit sachet à Frer-*Ot*, qui revint tout essoufflé le remettre à son général.

La voiture était prête depuis long-temps : l'ardent Per-*Vertisseur* et l'impatiente Mer-*Veilleuse* y montèrent en se serrant la main. Frer-*Ot* fut chargé du soin de chasser les mouches, et en moins d'une heure, l'heureux couple arriva à la couchée.

L'adroit Frer-*Ot* avait disposé les choses de manière qu'un seul loquet pressé sans effort était l'unique obstacle qui défendait au Per-*Vertisseur* l'entrée de la chambre où devait reposer la charmante Mer-*Veilleuse*. À peine fut-elle arrivée, qu'elle se plaignit d'une migraine horrible, feignit de s'évanouir, recommanda de bassiner son lit, et protesta qu'elle se mourait de fatigue. Sa femme-de-chambre la déshabilla à la

bâte : on ferma les rideaux du sanctuaire, Frer-*Ot* emmène la soubrette avec laquelle il avait aussi ses intrigues, et.... voilà le passionné Per-*Vertisseur* dans la chambre de la tendre Mer-*Veilleuse.*

(*La suite à l'année prochaine.*)

Testament original de Dorilas, mort d'amour pour Climène.

Pardevant Me. Jean Bocace et M. François Pétrarque, conseillers d'amour en tous ses conseils, et notaires garde-notes au siège royal de la galanterie, fut présent en sa personne discret et amoureux homme Dorilas, bourgeois de Cythère, de la suite de haute et puissante dame Vénus, reine d'Amathonte, de Cythère et autres lieux, femme séparée de corps et de biens de messire Vulcain,

grand-maître des forges et foudres de Jupiter, doyen des boîteux et c. . . , seigneur en partie de la rue Quinquempoix et autres lieux; lequel âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, étant au lit d'amour malade d'esprit, mais sain de corps, après avoir recommandé son cœur à Cupidon, a déclaré ce qui suit:

Premièrement, je souhaite que sitôt que l'amour aura disposé de moi, l'on ouvre mon corps et qu'on en tire le cœur pour le donner aux personnes que j'en déclarerai légataires dans la suite de ce testament.

Item. Que, suivant l'ancienne coutume des romains; l'on brûle mon corps pour le réduire en cendres, afin que ce corps, qui a tant brûlé pendant sa vie, brûle encore après sa mort; mais, au lieu de réserver les cendres dans une urne, comme on faisait autrefois, je

veux et ordonne qu'on les renferme dans une horloge de sable avec ces vers :

Ci-gît, mais jamais ne repose
Le plus fidèle des amans.
En cendre il est changé ; cette métamorphose
N'exprime que trop ses tourmens.
Cette cendre qu'on tourne et retourne sans cesse
D'un amant mort fait un témoin vivant ;
Du peu de repos qu'amour laisse
A qui veut vivre en le suivant.

Item. Je prie la charmante Climène, ma maîtresse, de vouloir bien être l'exécutrice de mon testament, et d'accepter pour gage de ma tendresse et de ma foi, cette horloge de mes cendres, afin que je puisse lui être utile après ma mort, puisque je n'ai pu lui servir pendant ma vie, et que cette horloge puisse lui régler les heures qu'elle emploie si bien, et qu'elle ait même toujours de-

vant les yeux celui que ses rigueurs ont, à l'exemple des Dieux, métamorphosé en cendres.

Idem. Je lui lègue un fond qu'elle trouvera dans ma commode pour me faire dresser une tombe sur laquelle elle fera mettre une épitaphe qui sera un monument éternel par lequel on verra que je suis mort d'amour pour la plus belle et la plus aimable personne de ce monde ; du moins cela me fera regretter après ma mort, et servira de leçon aux amans malheureux.

Item. Je veux que vous gardiez précieusement toutes mes cendres sans en donner à personne, parce que je n'ai trouvé que vous digne d'un amant aussi constant.

Item. Je souhaite que ma pompe funèbre soit simple et sans appareil, comme un homme mort à l'hôpital

d'amour. Vous choisirez douze amans malheureux entre le grand nombre qu'il y en a ; savoir, six garçons et six filles qui accompagneront mon corps, tous vêtus de noir, et qui soient bien faits et de belle taille, ni bêtes, ni galeux, ni bossus, ni boîteux; l'empire amoureux ne souffrant point de sujets maltraités de la nature : par ce moyen, l'on verra du moins quelqu'un de triste à mon enterrement, puisqu'ils auront à craindre un même sort que le mien.

Celui qui de l'amour sent le cruel martyre,
Plaint volontiers le sort d'un malheureux;
Et quiconque peut bien en rire
Est indigne d'entrer dans l'empire amoureux.

Item. Ils auront chacun une torche à la main, et l'on chantera une pompe

funèbre fort triste : le reste est à la volonté de l'exécutrice.

Item. Je laisse mon portrait à la coquette de Léonce ; il fera nombre : si elle s'en lasse et qu'elle veuille s'en défaire, comme les nouveaux sont toujours les mieux venus chez elle, elle le vendra on en fera présent à quelqu'un.

Item. Je recommande aux dames qui m'ont connu, de vouloir bien faire l'aumône pour moi aux pauvres honteux de la galanterie, et leur accorder gratuitement quelques légères faveurs qu'elles m'ont toujours refusées pendant ma vie.

Hélas! mon sort eût été doux,
Si j'eus pû trouver charitable
Celle que je trouvais aimable ;
Mais les dieux en étaient jaloux.

Item. Je ne veux pour toute oraison funèbre, qu'un seul soupir de la spiri-

tuelle Climène ; il me tiendra lieu de tout ; cependant l'on trouverait assez de matière pour louer ma constance ; mais je n'en veux persuader que ma chère maîtresse, et j'aime mieux être haï d'elle, malgré mon malheureux sort, que d'avoir des louanges de toutes les autres beautés.

A l'égard de tous mes biens, tant meubles qu'immeubles, je prétends que l'exécutrice s'en mette en possession dès le jour de ma mort, pour en délivrer les legs suivans, sans aucun frais ni retard ; je la prie très-humblement d'accepter, pour la peine que je lui donne, mes ouvrages, quoiqu'ils soient en petite quantité et fort mauvais : cependant, je ne veux pas les laisser perdre, parce que je vous les ai dédiés, et c'est tout ce que j'ai de plus cher, outre que je les regarde comme mes enfans ; c'est pour-

quoi je vous prie d'en avoir soin : ils sont en bonne main ; car, comme ils ne se peuvent soutenir d'eux-mêmes, ils ont besoin d'une mère et d'une protectrice telle que vous.

Ils sont fades et languissans ;
Ils n'ont point de délicatesse ;
Mais en revanche ils sont tous remplis
de tendresse ;
Climène, ce sont mes enfans.

Prenez soin de l'honneur d'un si fidèle
amant,
Je ne m'en veux plus mettre en peine,
Car l'on verra que j'ai du jugement,
Puisque je les ai fait pour la belle Climène.

Ce que j'ai de plus cher après mes ouvrages, c'est mon cœur, et je ne dois qu'à sa tendresse tout ce que j'ai fait ; car je ne suis poëte que lorsque je suis

amoureux : je dois dessus à beaucoup de belles ; mais sans examiner leurs hypothèques, comme leurs dettes sont trop fortes, je crains qu'il ne demeure insolvable ; c'est un immeuble fort embarrassant, et comme on le peut partager, l'exécutrice le donnera à celle des quatre belles personnes qui en paraîtra avoir le plus d'envie ; je n'oserais le donner à la personne que j'ai le plus aimé : car j'en ferais peut-être une infidèle ; et ne voulant point être refusé, celle qui m'a le plus estimé le prendra, si bon lui semble ; car souvent l'on n'aime qui ne nous aime pas, et l'on aime pas celle qui nous veut aimer, outre que j'aurais peur, comme je ne me suis attaché qu'à des beautés, que leurs appas ne fissent casser mon testament ; c'est ce qui m'engage à prendre ce parti, et j'attends qu'elles se soient déterminées.

L'exécutrice verra l'empressement de ces quatre belles personnes pour délivrer un legs de cette importance, entre l'aimable Clorinde, l'enjouée Philis, l'universelle Uranie, et la belle Sophie.

Pour délivrer mon cœur avec quelque
assurance,
Sachez ce qu'en secret chacune d'elles
pense.
Vous donnerez le mien
A celle qui pour moi voudrait donner
le sien.

Mais comme ce legs ne regarde qu'une d'entr'elles, je leur laisserai à chacune quelque chose en particulier, afin qu'elles se souviennent de moi.

Je voudrais bien faire un présent à l'universelle Uranie, quoique mes souhaits fussent qu'elle eût mon cœur sans partage, elle est digne de toute ma

libéralité; je ne sais rien qui soit digne de ses vertus ; car elle a une justesse d'esprit extraordinaire, une douceur qui enchante, une beauté qui enlève tous les cœurs, sa modestie donne du respect, et son visage de l'amour ; cependant, je ne lui léguerai que mon amitié : enfin son mérite est si supérieur, qu'elle doit s'en prendre à elle-même si je suis dans l'impuissance de lui laisser des choses qui lui soient nécessaires ; elle possède tout, et la nature, pour dire la vérité, l'a traitée en enfant gâté : qu'elle accepte donc mon amitié, c'est un véritable amour, un présent du ciel, et pour tout dire, un sincère ami et un autre soi-même.

L'amour vient du Ciel, c'est Dieu qui
nous l'inspire,

Lui qui sur les humains exerçant son
empire
A voulu que le cœur qu'il forma de sa
main,
Sût se donnant à lui, se prêter au prochain.

A l'égard de l'aimable Clorinde, je lui laisse mon miroir, il ne lui sera pas inutile; car ce meuble sert beaucoup à une beauté comme elle; ses charmes la rendent idolâtre d'elle-même, et quand elle voudra parler ou se radoucir, elle apprendra à composer son air et ses gestes, comme elle voudra : à cela près, elle a toutes sortes de bonnes qualités; sa voix m'a souvent fait plaisir, et il faut avouer qu'elle enchante les cœurs par la douceur et la justesse avec laquelle elle touche les instruments dont elle accompagne sa belle voix.

La beauté commence à nous plaire,
Mais lorsqu'on entend bien chanter,
La voix achève d'enchanter
Ce que les yeux n'avaient su faire.

Pour la belle Sophie, je ne puis faire autre chose pour son service, que de réprimer en moi le naturel que j'avais de railler, et je lui promets de ne railler jamais de mes jours, vous lui donnerez ces vers :

Si pour vous, charmante Sophie,
Je ne raille plus de ma vie,
Si je change pour vous mon penchant naturel,
Changez pour moi le vôtre,
Je quitte le défaut dont je suis criminel,
Mais de ne rien aimer, c'est en avoir un autre.

Pour l'enjouée Philis, elle se rit de

tout et je ne sais si je dois lui laisser quelque chose, car de l'humeur dont je la connais, elle se moquera de mon legs, mais pour l'attrapper, puisqu'elle se vante de ne pas connaître seulement l'amour de vue, je lui en laisse une partie du mien, elle en aura encore assez pour se repentir d'avoir aimé.

Pour peu que l'on ait l'ame tendre
Et qu'un amant jure d'aimer,
C'est en vain qu'on veut se défendre
D'un cœur qui cherche à vous charmer.

Comme ces aimables belles seront peut-être long-temps à se déclarer, en attendant que l'exécutrice en ait donné la proprieté, je laisse l'usufruit de mon cœur à la charmante Julie ; je n'ai point vu de coquette plus aimable qu'elle, et chez elle l'on sert par quartier comme

chez les princes ; je ne puis être en de meilleures mains, puisque j'attends un établissement plus stable.

Le cœur d'une coquette est toujours fort commode,
Tant tenu, tant payé, chacun fait à sa mode ;
Le fat, l'honnête homme et le sot,
Chacun y paye son écot.

Pour la spirituelle Doralise, je ne puis lui rien léguer, son mari est jaloux, et prendrait peut-être mon legs pour une insulte ; c'est pourquoi je ne lui laisserai que mon chien, pour gage de ma fidélité ; je prie son mari de n'en point être jaloux ; car elle ne l'aura qu'après ma mort : je n'ai jamais vu une personne si spirituelle, et si je n'eusse appréhendé de contrevenir à la foi jurée

entr'eux, et que cela n'eut causé un divorce, mon cœur lui eût été réservé.

Item. Je laisse à la belle Hortense mon jeu d'échec, avec le peu que j'en sais jouer; cela lui sera plus nécessaire qu'on ne pense, parce que sa beauté charme tous ceux qui la voient, et quand elle ne parlera pas elle aura un nombre infini d'amans, étant dispensée de la conversation.

Item. Je veux et entends que l'on donne mes deux pagodes à la jeune Églée: elle passera son temps avec ces bijoux, et par cet amusement elle ne songera pas à se faire des adorateurs.

Item. Je laisse ma douceur à Sylvie, car elle ne peut se faire d'amis, et la difformité de son visage passera à la faveur de ce don.

Certain air doux et engageant

Relève de beaucoup la laideur d'un
visage,
Je ne sais rien de plus touchant
Que la douceur dans un jeune âge.

Item. Je lègue à Cloris ma boîte à mouche, elle en fait un fort bon usage.

Item. Je lègue à Sophise, ma chatte, elle est prête à chatter, c'est son amitié; elle aura grand soin de la nourrir et de ne la pas laisser aller souvent sur les gouttières, car elle est trop amoureuse: cet animal pourra peut-être lui apprendre à faire l'amour.

Item. Je laisse à Amaranthe mon masque de velours et mon habit à l'espagnolette pour aller au bal : elle fera bien des conquêtes, pourvu qu'elle n'oublie pas de se masquer.

Item. Je lègue à Ligorie ma lunette d'approche, car elle grossit les objets :

elle en a beaucoup affaire pour y regarder le mérite de son amant, du moins, pour appercevoir en lui des qualités qui ne sont pas sensibles au coup-d'œil.

Un marin de Dunkerque avait cédé, en don patriotique, sa boucle de col et ses boucles d'oreilles ; il avait gardé celles de ses souliers. Un camarade lui dit : Tu as *la tête* d'un bon citoyen, mais tu as *les pieds* d'un aristocrate ; je te déclare que jusqu'à ce que tu sois complété, je ne puis boire avec toi.

Un perruquier de Paris, demeurant près de l'assemblée, avait mis sur son enseigne :

Je *rase* le clergé, je *peigne* la noblesse,
Et *j'acommode* le tiers-état.

On a distribué à rennes des projets de délibérations incendiaires ; on désignait quatre corporations, qui devaient réclamer contre la révolution ; on disait que les cordonniers voulaient *l'ancienne forme* ; les tailleurs, *les anciennes mesures* ; les perruquiers, *les vieilles têtes*, et les carrossiers, *l'ancien train.*

Le prince de Poix voulait entrer aux Tuileries malgré la consigne ; la sentinelle s'y oppose ; le prince se nomme ; eh ! fussiez-vous le *roi des haricots*, lui dit le soldat, vous n'entrerez pas.

On apprenait au Champ-de-Mars à faire l'exercice à quelques citoyens actifs. L'aide-major se mit à dire :

pas de manœuvre. Vous vous moquez, dit un des élèves, je suis *maître maçon.*

Un gentilhomme de nouvelle date, pour se donner un air de popularité, disait dans un groupe que ce n'était pas sa faute s'il était né noble, et qu'il jetterait très-volontiers tous ses titres au feu. Monsieur se gausse de nous, dit un vigneron; *ils ne brûleraient pas, ils sont trop verts.*

Un ci-devant seigneur disait à un de ses ci-devant vassaux : Allons, mon cher Mathurin, nous sommes égaux, nous pouvons manger à la même *écuelle.* Oui, Monsieur, répondit le paysan, mais nous ne fumerons pas à la même *pipe.*

On a lu dans la chronique de Paris la liste des officiers municipaux de Saint Quentin, dont les noms réunis formaient une prophétie fort plaisante. Messieurs *Neret, Soyès, Gaillard, Santé, Dejoie, Legrand, Couillard, Fera, Cocu, Lemaire, Delaville.*

Un membre de l'assemblée constituante disait dans une société, qu'on avait été obligé d'abattre une *forêt de préjugés.* — C'est donc cela, reprit une dame, que vous nous débitez tant de *fagots.*

Un jeune homme veut s'embarquer à Marseille pour l'Italie. On lui demande son passe-port ; il n'en a point. — *Il faut cependant que je parte.*—Adressez-vous, lui dit-on, à la municipalité. —*Messieurs, je voudrais m'embarquer*

pour l'Italie. — Comment vous nommez-vous ? — *Auguste-Frédéric.* — Comment s'appelle votre père ? — *Georges.* — Êtes-vous du département des Bouches-du-Rhône ?—*Non, Messieurs, je suis de la Tamise.*—Quelle est la profession de votre père ? — *Roi d'Angleterre.* Le commis, qui avait toujours écrit, se réveille à la qualité du père, et, sans se déconcerter, lui délivre un passe-port : *A M. Frédéric-Auguste, fils de M. Georges, du département de la Tamise*, et lui souhaite un bon voyage.

Un particulier fut inondé de boue par un de ces chiffonniers qui ramassent ce qu'ils trouvent dans la fange des ruisseaux, l'homme sali traita le chiffonnier de manant ; celui-ci le traita d'aristo-

crate. La querelle allait devenir sérieuse, quand quelqu'un dit au monsieur : êtes-vous fou de tenir tête à cet homme-là : ne voyez-vous pas qu'il est *membre du comité des recherches.*

Il parut, en 1791, un journal intitulé le Nouvel Ami du peuple. Il était rédigé par un perruquier, ce qui fit dire que toutes les plaisanteries qu'on y trouvait étaient *tirées aux cheveux*, et que le rédacteur n'avait pas inventé la poudre.

Un chevalier qui reçut des croquignoles à la journée du 28 février 1791, était depuis à l'opéra, où quelqu'un le complimentait Il répondit avec dépit. *Les coups de pied que j'ai reçus au cul, ne me sortiront jamais de la tête,*

et la garde nationale ne mourra que de ma main.

L'inscription du drapeau du district des Capucins portait ces mots : *Nul ne nous fera la barbe.*

On reprochait à certaines femmes de ne pas porter de cocardes. Quelqu'un voulut les justifier en disant : Que ces dames avaient devancé la révolution pour être *constitutionnelles* ; qu'on pouvait les qualifier de *citoyennes très-actives*, connaissant par cœur les droits *de l'homme* ; ayant la *parole en main* et un *comité central* en permanence.

Un fonctionnaire public était malade;

sa femme fut obligée de répondre pour lui à ceux qui venaient le consulter : ennuyée de ce rôle, elle s'écria : Eh ! mon Dieu, que la place d'une *femme publique* est difficile à remplir.

Un voyageur se présente au comité révolutionnaire d'une petite ville ; un membre vise son passe-port, et lui demande où il est né ? A Paris, répond le voyageur. Comment, aristocrate, reprit l'autre, tu dis que tu es né à Paris, et je lis sur ton passe port, *né à Quilin* (nez aquilin).

Une patrouille de la section de Bonne-Nouvelle passant devant le corps-de-garde d'une autre section, la sentinelle cria : Qui vive ? — *Bonne-Nouvelle!*

— Ah ! contez-nous donc ça , dit le factionnaire.

L'ennemi a pénétré dans notre camp, disait un membre de comité à ses collègues, après avoir pillé, volé, mis tout sans dessus dessous, il a violé jusqu'à la *tente* du général. Que diable aussi, dit un autre membre, pourquoi les *vieilles femmes vont-elles à l'armée*

Dans une des sections de Paris, un marin demanda la parole : Citoyens, j'arrive de dessus mer, ous que je me suis peigné comme un nom de dieu ; j'vas cheu nous, visage de bois, ma femme est incarcellée. Citoyens, ma femme est une bonne citoyenne, ou c'est une poison, il n'y a pas de milieu.

Dans tous les cas, j'demande que cinq de vos membres se détachent pour examiner son affaire, et l'élargir si c'est possible.

Il parut, en l'an VI, une société de *philanthropes*, qui n'était composée que d'assez mauvais sujets. Les poissardes de Paris les appelaient *filoux en troupe*.

A une des fêtes de Longchamp, un fournisseur se faisait remarquer par son brillant équipage. Quel est ce particulier, dit un étranger? c'est un homme fort adroit, répondit-on, *il était derrière une voiture, et il est passé dedans en esquivant la roue*.

Un nouvel enrichi, voulant se faire une bibliothèque comme tant d'autres,

entre chez un libraire. — Avez-vous Télémaque ? — Oui monsieur. — Je voudrais ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là. — J'ai un Télémaque de Didot, superbe. — Non pas ; le Télémaque de *Didot* peut être fort beau, mais on m'a dit de prendre celui de *Fénélon*.

Un grand niais arrivant de province, racontait à quelqu'un, qu'il s'ennuyait beaucoup à Paris. « On m'avait dit que c'était si divertissant ! je ne vois pas çà ; je ne me suis amusé qu'une fois........ J'étais avec quelques jeunes gens, on me demande si je veux aller dîner en pique-nique...Pique-nique, je ne comprenais pas ce mot-là ; je crus que c'était la maison de campagne d'un de ces messieurs...J'y vais : nous fûmes un joli

dîner. Au dessert, on me demande de l'argent: me voilà tout sot, moi ; j'avais dépensé le matin le reste de ma monnaie... Un grand luron de la société se fâche contre moi: mes voisins me défendent : voilà mon homme qui me prend par les deux jambes, et qui se sert de moi pour battre les autres. Mes bons amis, me disais-je, rangez-vous, vous voyez bien que je ne le fais pas exprès... Las de frapper, le grand crâne jette le bâton par la fenêtre; c'était moi qui était le bâton. Il me jette à tête ou pile, comme un écu de six francs. Tous les convives se mettent aux fenêtres ; les uns disaient, il tombera pile ; les autres, il tombera tête. Moi, en l'air, je disais, je m'en moque, il y en aura toujours d'attrappé. Je ne perds pas-la tête, je tombe sur mon • .. Je me relève, et je lui dis: il faut

avouer que vous êtes un grand grossier... C'est la seule fois que je me sois amusé à Paris.

Deux ivrognes revenaient de la Courtille. — Nous avons bougrement bu.. — Bah ! tu n'es pas un homme, tu n'sais pas boire. —Je ne sais pas boire ! Viens t'en-z'au café pour voir ! — Non pas, j'vas m'coucher— Viens-t'en-z'au café, j'te dis ; c'est moi qui paie. —Tu paies? je m'laisse aller: mais, il est onze heures, les cafés sont fermés. — N't'inquiète pas, j'suis connu, j'ferai ouvert. Nos lurons étaient dans la rue Saint-Honoré, près de celle de l'Arbre-Sec ; ils apperçoivent la boutique de l'apothicaire Cadet....; elle était bien éclairée ; Ils la prennent pour un café... ils entrent... Garçon, deux tasses. — Messieurs, on

ne vend pas de café ici. — Tiens ! pas d'café ! c'est un café borgne : eh bien ! deux bavaroises. — Messieurs, on ne vend pas de bavaroises ici. — Vois-tu, reprend un des ivrognes, il est onze heures ; ils n'ont plus rien. — Çà m'est égal, répond l'autre, j'veux prendre queuq'chose : quoiq'vous vendez ici ? —Mais bien des choses, des... ... des lavemens, par exemple. — Dis donc, chose, veux-tu prendre un lavement ? — Non, l'diable m'emporte ! allons nous coucher.— J'veux prendre queuq' chose, moi. Plutôt que de ne rien prendre, il prendra un lavement.—Tu n'en veux pas ? Non : je ne suis pas un gouillaf comme toi. — Ça m'est égal, moi, je l'risque; voilà notre homme qui passe dans l'arrière-boutique avec le garçon apothicaire. — Ah ! le gourmand, s'écrie son camarade, il va le

prendre... Peut-on être sur sa bouche comme çà...Il a du talent, on ne peut pas lui ôter çà, il fait joliment un soulier: mais, c'est foutu la friandise l'perdra.

Pendant ce monologue, on administrait à l'autre un clystère que ses entrailles, déjà trop garnies, recevaient péniblement. —Ah! dieu ...ah! doucement...en v'là assez.. en v'là assez .. j'aime mieux boire le reste. — Ah! l'ivrogne! dit l'autre; dans des momens comme çà, il ne pense qu'à boire...... Le clystérisé rentre dans la boutique.— C'était-y bien bon? — Du sucre, mon homme! prends en un! — Non, j'en veux pas: allons nous coucher. — Garçon, la carte. Monsieur, il n'y a pas besoin de carte pour çà, un lavement, c'est douze sous, comme par-tout.— Tu ne te moques pas mal de

moi, douze sous! est-ce que tu crois que j'nai jamais pris d'rafraîchissemens: dans tous les cafés, une bavaroise se paye six sous: tiens, v'là six sous, j'te fais grace du sirop et du petit pain

---

Dans un petit théâtre des boulevards, un acteur vint faire l'annonce suivante: Citoyens, il y a des vilains qui font leux nécessités sur les banquettes: la municipalité du onzième arrondissement en est z'instruite; elle a dit comm'ça que toutes fois quante z'et quante, il y en aurait d'auc-uns qu'çà leur arriverait, on leur f..trait le nez dedans. Si vous en êtes contens, faites-en part à vos amis et à vos connaissances. Le public, irrité de ce langage insolent, fait un tapage infernal, demande vengeance. Le directeur est tremblant, toute la troupe

en désordre, le tumulte à son comble. L'acteur jouant les amoureux dit : Laissez faire, je suis aimé du public, je vais réparer ça. Il fait lever la toile, s'avance après trois saluts respectueux. (A bas ! à bas! criait-on de toutes parts.) Citoyens dit-il d'un air contrit, mon camarade est un manant ; il a dit au public des choses..... trop crues...écoutez-moi, j'vas parler honnêtement. Nous vous prevenons que nous sommes prévenus que mesdames les secondes pissent sur mesdames les premières ; on les prie de s'en abstenir pour ce soir : ce sont de ces petits égards qu'on se doit réciproquement. Çà fait puer la salle, et nous devons avoir bonne compagnie demain. Nous ne vous demandons çà que pour ce soir : vous savez bien que les autres jours nous ne sommes pas ridicules là-dessus. .- Eh bien ! v'là qu'est parlé !

s'écrie un spectateur des secondes : puisqu'on nous prend par les sentimens, nous ne pisserons pas. . . Appuyé, mon homme, reprend un du parterre d'un ton menaçant : le premier qui pisse, moi j'l'avale.

De pauvres comédiens ambulans arrivent à Brie-Comte-Robert. D'une écurie ils font leur salle de spectacle. Ce local était d'autant plus commode, que la mangeoire servait de balcon, et le ratelier de premières loges. Si l'argent est rare dans la Brie, les fromages y sont très-communs : les comédiens, qui voulaient manger, annoncent que pour la commodité du public, on donnera aux premières, douze sous ou un fromage ; aux secondes, six sous ou un demi-fromage ; ainsi de suite. La recette fut superbe ; un baquet assez vaste, placé

à la porte fut bientôt rempli de fromages. On le porta sous le théâtre afin que l'odeur encourageât les artistes. En effet, ils commencèrent à se surpasser : dans un des beaux momens de la tragédie, le mauvais crin-crin, qui composait à lui seul tout l'orchestre, se sent un besoin pressant ; il passe sous le théâtre, et, trompé par l'odeur du baquet, il allait souiller le souper de la troupe... Le premier rôle était alors en scène ; il l'entend, s'interrompt dans un moment de chaleur, et frappe du pied.... Vilain chien ! — *O cruelle princesse* ! — chose, c'est bête, ne ch.. donc pas dans la recette.

Ce Paris est un gouffre, disait une vieille femme : on n'a pas plutôt changé un gros sou, qu'on ne sait ce qu'est devenue la monnaie.

Dans les beaux jours du sans-culotisme, un arsouille de la première classe se présente à la porte du ministre de la guerre. Il était suivi d'un énorme chien, qui avait un peu meilleure mine que le maître ; il s'adresse au concierge ; Dis donc, portier, ous'qu'est l'*minisse* — Citoyen, il donne audience. — Mène-moi-z-y, faut que j'l'y parle. — Citoyen attendez votre tour. — Mène-moi-z-y, j'te dis ; allons, lève la guigne, trotte et remue la queue, et plus vîte que çà — Citoyen, vous ne pouvez pas entrer avec votre chien. — Mon Azor, faut qu'il entre, respecte la fraternité ; viens, mon chien, viens. Le portier est obligé de l'introduire. Citoyen, voilà le ministre. — Qui ? c'pekin là-bas, en habit bleu ? Laisse faire, j'vas l'y parler. Il traverse la foulle, arrive au ministre, lui frappe

sur l'épaule: Bonjour, *minisse*, bonjour, mon homme. Le ministre étonné : Citoyen, qu'y a-t-il pour votre service ? J'vas te dire: j'étions hier avec les amis au café Virginie...tu sais bien...là... rue Maubuée : j'étions à chiquer les légumes, à pomper les huiles, v'là qu'il a circulé un bruit. — Quel est ce bruit ? — On a dit q't'allais demander ta *diminution*. — Ma démission. — Ah ! oui, c'est ça. Ecoute : avant de tesbigner du ministère, faut commettre une belle action, fous-moi une place ; hein ! çà va-t-il ? — Mais encore, quelle place? — Bah ! tu sais ben mieux c'que c'est qu'une place que moi. — Que savez-vous faire ?— Moi, vois-tu, j'n'y vas pas par trente-six chemins, je n'sais q'ça, et q'ça et queuq'autres choses pareilles. — Cela n'est pas très-clair. — Tiens, fais une chose, fous-

moi dans les chapeaux bordés.— Vous voulez être général ?—Pourquoi pas ? comme un autre. — Impossible ; le tableau est complet.— Bah ! q't'es bête pour un *minisse*, tu n'as guère le fil ; une légume de plus ou moins sur la quantité, çà ne paraît pas.—Impossible, vous dis-je. — Eh ben, écoute, si tu n'peux pas m'faire général, fous-moi. . à l'hôpital. . . la . . queuq'chose d'honnête. — Mais encore ?. . . — Le chien aboie. Tais-toi, Azor.—Azor continue. Tais-toi, j'te dis, Azor : assez causé, laisse parler l'*minisse*. . . Parle, *minisse*, parle, mon heume, j't'écoute.—Encore, citoyen, pour être placé dans un hôpital, savez-vous la médecine, la chirurgie ? — Pardine, faut il pas être ben malin pour voir si des malades se portent ben. —Ecoutez, si vous ne savez rien, je ne puis vous donner une place. — Ah

ça ! dis donc, v'là q'tu commences à m'scier avec ton savoir : j'vois ben qu'la révolution n'a pas été faite pour les amis. Avant c'temps-ci, j'l'aimais ; à présent, j'l'y p. . . au c...: j'vas devenir aristocrate.

Une poissarde, en colère disait à une autre : Tiens, j'voudrais t'manger l'ame ?—Tu voudrais m'manger l'ame? mais par le trou d'mon c. ., gourmande! t'es sûre d'y trouver d'la moutarde.

Une femme de la halle est assignée chez le juge de-paix pour avoir donné un soufflet à un homme : le juge la condamne à trois francs d'amende. — Trois francs pour un soufflet! dit-elle, c'n'est pas trop cher. Elle jette six francs

sur le bureau, et applique une vigoureuse giffle au juge de-paix : Tenez çà sera pour deux.

Une fille de joie se disputait au coin de la rue du Mail avec un homme, la garde les arrête tous les deux, et les conduit chez le commissaire pour s'expliquer. La fille prend la parole...... C'guerdin-là, monsieur l'commissaire, c'est un gueusard ; moi je m'promenais tranquillement au coin d'la rue du Mail; y s'en vient zà moi, y m'prend.....moi j'le laisse faire, c'est mon état ; mais c'filou-là, en farfouillant, il m'esbigne mon mouchoir; et v'là l'coup, v'là l'coup. — Monsieur l'commissaire, interrompt l'homme, c'est une vaison du second, q'si c'était pas par égard pour vot' écharpe, j'lui ferions cracher l'ame. —

Toi, guerdin! n'mapproche pas seulement, ou j'te repasse un coup d'pied dans les.. dans les parties nobles de l'homme.

Une dame, aussi riche qu'avare, allait elle-même à la boucherie : elle couvrait des vêtemens assez précieux d'un gros tablier de cuisine, dans lequel elle enveloppait sa viande... Un jour, marchant fort vîte, elle laisse tomber une épaule de mouton; un jeune homme la ramasse, la lui présente d'un air galant : Madame, vous avez laissé tomber votre éventail.

Scene entre M. Baguel, Mad. Baguel, M. de la Sonde, Mari-Jeanne, M. Goujon.

M. Baguel.

Nous v'là pourtant revenus. Saquergué que j'suis las ! faût que j'massise. Assiaez-vous donc, vous autres.

M. de la Sonde *faisant le beau parleur, tient la conversation d'un ton ampoulé.*

Ma comère, voici là une chaise laquelle je vous offre.

Mad. Baguel

Monsieux, ben d'l'obligation. Allons, Marie-Jeanne, dis donc à M. Goujon qu'il se r'pose itou : le v'là là comme un queuq'z-un qui. . . Allons, pas tant de façon, mettez-vous là. . . . . Et toi, mon

homme, tu sais ben que j'buvrons ben un p'tit coup, car....

M. Baguel.

Copere la sonde, tenez, appelez un peu par la fernête à c'bouchon qu'est vis-à-vis; c'est qu'en vérité d'guieu je n'peux pas m'grouiller.

M. de la Sonde.

Mon copère, vos ordres n'ont qu'à commander, l'exécution en sera d'une palpabilité dont je suis capable, si cela peut se dire.

Marie-Jeanne.

J'ont ben vu des fusées toujours! ah! mon Dieu j'vous dirai qu'ces feux de l'artifice, c'est comme une tempête.

M. Goujon.

Faut z'avouer, Maneselle, que c'est vrai, et que ma foi aveuc tout çà, çà

n'laisse pas qu'd'être genti quand çà claque, et puis quand çà reluit, comme qui dirait de ces choses qui reluisent, là comme des....

M. de la Sonde.

Vous voulez dire, mon cher M. Goujon, un épanouissement lumineux, dont la lumière étincelante produit une lueur claire dont le transparent lumineux introduit la réverbération étoilée dans les parties qui composent le salpêtre, dont la poudre à tirer est cause de l'effet que...

M. Baguel.

Goujon, donne-moi une prise de tabac, çà m'endors.

M. Goujon.

Oui dà ; M. Baguel ! t'nez en v'là d'avanzhier, et qu'est ben chenu. M. de la Sonde en use-t-il ? En voulez-vous, madame Baguel ?

Mad. Baguel.

En vous r'marciant ; il est un peu sec. Hé ben, M. de la Sonde, vous qu'avez d'l'esprit comme on n'en a pas, quoiq' vous dites de ste réjouissance-là ?

M. de la Sonde.

Oh ! Madame, c'est au dernier parfait, d'autant plus que cela était dans la proportion du goût nécessaire à la manière excellente dont cela devait être accompli pour. . . .

M. Baguel.

Ce qui était de plus divertissant, c'était ces jeux d'iau de vin qui dégoulinaient tant qu'à des nôces. J'avais ben envie de voir ça de plus près, et d'en êtr' témoin par le gozier ; mais v'là l'malheur d'être avec des femmes ; ça vous empêche de se fanfiler dans le peupe. J'entendais tout ce monde qui buvait à la santé du

Roi, d'la Reine, et du Fils, et d'la Bru.
Sarpegué j'enrageais d'être avenc vous autres ; car quand à l'égard de ce qui est du roi et de sa parentée, vous savez que j'm'y fourre jusqu'au cou, surtout-quand ça peut leux faire queuqu'honneur.

Mad. BAGUEL.

Oui, c'est ben à toi à faire d'l'honneur au Roi ; t'as beau te réjouir quand il lui arrive queuqu' satisfaction. Est-ce qu'il sait çà lui ? et quand ben même il l'saurait, qu'çà li f'rait ! Je sommes des bourgeois, c'est vrai ; mais y a tant de différence de son métier au nôte, que c'est ben différent. Par exemple, v'là M. de la Sonde qui porte l'épée comm' l'Roi, et qui n'oserait tant seulement pas faire comparaison avenc lui.

M. BAGUEL.

Tu raisonnes comme tu parles. Est-ce que l'Roi n'est pas note maître à tretous

anssi ben qu'au copère la Sonde aveuc son épée ; car c'est vrai, tu viens nous parler là d'épée, comme si l'épée faisait l'capitaine. Je te dis, moi, qu'il n's'agit pas d'êtr' gros seigneur pour aimer l'Roi. Je t'ai vu toi-même dire qui g'navait pas d'homme dans le monde plus avenant à ta fantaisie qu'lui, et q'tu l'aimais mieux q'moi ; j'nen avais pas...

M. Goujon.

Hé ! quen possédé misère ! Si vous voulez vous disputer toujours comme çà, g'na pas de gaud.

M. Baguel.

Moi ! je n'dis mot ; mais on m'empêchera p't'être pas d'parler sur un quenchose qui fait plaisir à tout le monde. J'suis naquis dans la France de Paris, et quand ben même j'serions d'Pontoise, je serais quasi aussi aise de ce que note Dauphin est en famille.

M. DE LA SONDE.

Copère Baguel, vous avez raison ; la chose qui fait l'objet d'un si magnfique sujet, est le grand tarif général que tout le monde doit ressentir de l'intérêt d'un bonheur aussi heureux que celui dont est la naissance superbe dont auquel madame la Dauphine vient de mettre au monde ; c'est pourquoi vous dites juste.

Mad. BAGUEL.

C'est-t'y parler : ça ! Monsieux, je pense tout d'même que comme vous.

M. DE LA SONDE.

Ma comère, c'est un effet de...... de votre part.

MARIE-JEANNE.

J'voudrais ben savoir une chose.

Mad. BAGUEL.

Quoi donc ?

MARIE-JEANNE.

Elle doit ben l'aimer itou.

M. GOUJON.

Comme un charme, à peu-près comme j'vous aime, Maneselle; ça n'est pas guère dire au moins.

MARIE-JEANNE.

Ah ! copère, çà vous plaît za dire.

Mad. BAGUEL.

Il est bel homme, li l'Dauphin.

M. BAGUEL.

Va, il a de qui tenir et il en tient itout et pour la libérance et pour tout.

Mad. BAGUEL.

Si vous voyez s'te Dauphine, j'lai vue, moi, ça vous a une grace au parfait, ça vous a un air ben élevé. Si vous voyez

quand elle vous r'garde avec ses grands yeux, là ous qu'on voit s'te bonté qui fait plaisir ; il semble que ses regards qu'elle laisse allersus l'monde sont antant d'caresses ; t'nez, c'est tout comme mes demoiselles ses belles-sœurs, c'est tout dire, alles sont tretoutes d'la même pâte

M. Baguel.

Tu dis ben, femme, c'est la coparaison ; l'père, la mère et les enfans sont l'pain béni du cœur ; si ils sont ben heureux d'être aimables, j'sommes ma foi aussi ben aises d'en être témoins quoique d'loin.

M. Goujon.

Jarni, qu'ces courtisans d'la cour sont oyeux d'être l'maîtres d'voir çà tous les jours et de ben près ! Jarni si mon père m'avait laissé choisir une vocation à ma fantaisie, ...

LES AMANS CONSTANS JUSQU'AU TRÉPAS.

AVERTISSEMENT.

L'Auteur était dans une maison de campagne, quand il composa cette historiette, qui fut faite du soir au matin. La compagnie lui proposa le sujet que voici :

Il faut que le héros soit brûlé, qu'il soit noyé, qu'il ait la gale et qu'il soit pendu, ensuite qu'il épouse sa maîtresse.

Il faut que l'héroïsne soit enragée, qu'elle passe par les baguettes, qu'elle se jette par les fenêtres.

Sans entrer dans le détail de la naissance, de l'enfance, de l'éducation et des qualités de celui dont je rapporte les aventures, je me bornerai seulement à le mettre sur la scène du monde dès l'âge de dix-huit ans.

C'est à cet âge heureux que Félix vint à Paris, ne possédant pour tout bien qu'un peigne à deux côtés avec lequel il se promettait de se rendre un jour utile à soi-même, à ses parens et à sa patrie.

Cet instrument n'annonçait pas, sans doute des talens supérieurs pour la poésie, ni pour la musique; aussi ne s'en piquait-il pas; il avait négligé ces superfluités pour s'attacher à l'art solide de friser et de raser proprement à la manière de la province, et c'est en faveur de son habileté qu'il entra en qualité de premier et unique garçon chez M. Tranchant, chirurgien dans le faubourg St. Marceau, qui comptait parmi ses pratiques la compagnie des gardes-françaises du quartier. On sait que ces messieurs sont assez sans façon; aussi Félix, le dimanche, en retapait en une heure douze d'une main et autant de l'autre.

A l'égard des barbes, M. Tranchant les expédiait avec une rapidité incroyable ; et comme il était grand causeur, et causeur satirique, tout en rasant son homme il emportait la pièce. Plusieurs à qui cette façon d'agir ne plaisait pas, le menaçaient de le quitter ; mais le patelin M. Tranchant savait appaiser son monde, et, au moyen d'une toile d'araignée qu'il vous appliquait sur le menton et qui couvrait la coupure, on s'en allait, en louant la commodité de son expédient.

Entr'autres têtes que l'adroit Félix allait embellir en ville, celle de M. Honoré, boulanger du coin, l'occupait par prédilection, à cause d'une nièce que le bonhomme élevait, et qui prenait un merveilleux plaisir aux histoires que racontait le galant frater. Il s'insinua si bien dans l'esprit de l'un, et dans le cœur de l'autre, que M. Honoré lui

proposa une petite chambre vacante au cinquième, afin d'y travailler pour son compte ; Félix parut aussi ardent à l'accepter, qu'habile à donner des marques verbales de sa reconnaissance, au grand contentement de Melle. Babet Casuel (c'était le nom de la nièce). Il prit donc possession de son nouvel atelier, et dès le lendemain, son hôte généreux et la providence lui firent pleuvoir des gens mal peignés qu'il renvoyait contens comme des rois, et beaux comme des amours.

Peu à peu, Félix s'arrondissait dans son petit manoir, qu'il avait rendu assez honnête, pour que l'oncle et la nièce y montâssent les soirs. Le bonhomme aimait beaucoup la triomphe d'Auvergne, et l'amoureux Félix, pour jouir plus long temps de la présence de Babet Casuel, perdait toujours, partie, revanche, le tout, les moitiés et le tout du tout :

la belle sentait jusqu'à l'ame le motif de cette complaisance, outre la qualité de bon joueur qu'il laissait voir à travers un air content. Il est vrai qu'on ne jouait rien; mais la gloire n'est-elle donc pas quelque chose? Il la sacrifiait à Babet, pour laquelle il sentait de jour en jour croître son penchant; ils n'attendaient qu'un moment favorable pour s'en faire mutuellement l'aveu; ce moment arriva bientôt après.

M. Honoré, en sa qualité de juré de sa communauté, fut obligé le mercredi suivant, d'assister à une réception de maître; il laissa à Babet le soin de gouverner sa maison, et elle-même. Elle s'acquitta fort bien du premier point, et l'Amour se chargea de l'autre. L'impatient Félix, averti de l'absence de M. Honoré, descendit chez Babet, à dessein de lui tenir compagnie: cette politesse,

loin de lui déplaire, servit de prétexte à quelques questions tendres auxquelles l'animé Félix répondit avec transport. La timide Babet répliqua en rougissant; un baiser survînt, les sermens ensuite, et les voilà amans. Félix se monrait d'envie d'assurer sa maîtresse qu'il l'aimait avec passion; elle craignait, de son côté, qu'il ne doutat de la sienne; de sorte que l'envie de l'un et la crainte de l'autre, les conduisirent fort loin sans sortir de la chambre. Babet, après être revenue du voyage, se mit à pleurer, c'est l'usage; il la consola de la même manière qu'il l'avait affligée; c'est la règle.

Les momens que l'on passe avec ce que l'on aime, sont aussi doux qu'ils coulent rapidement. La nuit s'avançait sans qu'ils s'en apperçussent (les amans heureux ne prennent garde à rien) : il

fallut se quitter, moitié par économie, moitié pour ne pas être surpris par M. Honoré, qui arriva un instant après leur séparation. La nièce sauta au cou de son oncle ; il attribua ces caresses au plaisir qu'elle avait de le revoir sitôt, et il allait lui rendre cinq ou six embrassades, lorsqu'un garçon boulanger, mécontent des rigueurs de Babet, monta ; et tirant à part M. Honoré, le mit au fait de la fragilité de M.elle Casnel. Oui, Monsieur ajouta-t-il, j'ai vu par le trou de la serrure le téméraire baigneur lui manquer trois ou quatre fois de respect. Le vieux juré, furieux, appelle de toutes ses forces l'heureux Félix, qui ne se doutant de rien se présente d'un air caressant ; M. Honoré et son garçon le saisissent au collet, le chargent de coups et d'invectives, et le traînent impitoyablement en bas. La craintive Babet arrive toute

éplorée, demande grace; on la soufflette; elle crie à l'aide, au secours, au feu... Elle avait raison, car son amant était pour lors dans le four; et sans l'activité des voisins qui le retirèrent, il était cuit, heureusement il en fut quitte pour ne l'être qu'un peu.

Comme on l'avait enfourné la tête devant, le feu ne lui avait point endommagé les pieds; il y parut bien par l'usage qu'il se mit à en faire en s'échappant et perçant à travers les gens du guet que le tumulte avait attirés. M. Honoré crie sur lui au voleur; toute l'escouade le suit, en criant; arrête! arrête! Personne n'osait, il avait l'air d'un diable à moitié rôti sortant de l'enfer; on se rangeait pour l'éviter. La garde le poursuivant jusqu'au bord de la rivière, croyant enfin le tenir à cause de la barrière liquide qui s'opposait à sa fuite;

mais le courageux Félix se lance à leurs yeux dans l'onde, et y trouve un refuge contre le fer et le feu. Le guet ne jugeant pas à propos de rouiller ses armes, le vit en enrageant, parvenir à l'autre bord, et s'en retourna honteusement chez M. Honoré, qui leur dit qu'ils couraient comme des fiacres, et que le sergent méritait d'être cassé.

Amour! que tes faveurs ont souvent des suites funestes! (cette pensée n'est pas neuve.) La triste Babet, livrée aux horreurs de l'affront, n'osait plus sortir; tout le quartier savait son aventure, tourmentée d'ailleurs par l'absence et le sort malheureux de son amant, outragée chaque jour par les reproches amers de son oncle, tout son espoir était le trépas; (rien n'est moins gai que cette situation): elle ne se voyait pour toute compagnie qu'un petit chien qu'elle avait beaucoup

aimé ; mais qu'elle négligeait si fort, que l'ayant laissé long-temps sans nourriture, il essaya un jour pour vivre de lui manger une main, et commença par lui mordre si vivement le doigt, qu'elle poussa un cri douloureux auquel son oncle accourut. Le petit favori, au lieu de le flatter, comme à l'ordinaire, sauta sur lui en grinçant les dents. M. Honoré, d'un coup de pied, le mit hors d'état d'en avoir jamais le dessein. Ce sévère boulanger secourût la blessée avec un soin barbare en disant que c'était une punition du ciel et souhaitant de tout son cœur que la plaie fût dangereuse.

L'inexorable Thésée ne fut pas mieux servi par Neptune (lorsqu'il lui adressa contre son fils le vœu le plus cruel et le plus indiscret), que le fut l'inflexible Honoré. A quelque temps de-là, sa malheureuse nièce roulait les yeux, s'enfon-

çait les ongles dans les fesses et se donnait des coups de pied dans le sein, en criant à qui l'approchait, ôtez-vous, retirez-vous, je vous mordrai; ces mots, prononcés avec fureur, avaient si bien l'air de ce qu'on appelle accès de rage, que c'était à qui n'avancerait pas. On jugea par l'écume épaisse qui lui sortait de la bouche que c'était un effet de la morsure de feu favori. On s'empara d'elle dans un bon moment, pour la garotter et la conduire à la mer.

Si tant de malheurs à-la-fois accablaient cette pauvre infortunée, de son côté, le fugitif Félix, refugié à Pontoise, n'était pas à son aise: il était devenu moins beau narrateur et moins plaisant; son minois, disgracié par la brûlure, lui faisait un tort considérable (tant la figure sied bien au métier.) Ayant vu faire à M. Tranchant quelque opération de chirurgie, il

se mit dans la tête d'exercer le peu qu'il en savait. Si quelqu'un de ceux qui l'occupaient, se plaignait d'un mal de tête, Félix offrait de le trépaner à peu de frais ; nul n'était curieux d'user de ce remède, quelque doux qu'il parût, on se bornait à le laisser le maître de tirer quelques palettes de sang; mais ne sachant pas saigner, il se déclarait ennemi des partisans de la lancette, et se tirait adroitement du piège que lui tendait son ignorance en ordonnant en place de saignée, une tisane composée de beaucoup de réglisse et peu de chiendent, que le malade trouvait excellente. Dans le nombre de trois ou quatre malheureux qu'il médicamentait, il s'en trouva un antiché de cette âcreté d'humeur qui, s'épanchant en forme de petits grenats sur les mains et entre les doigts, cause un joli chatouillement qui invite à se gratter avec

une cuisante volupté. Le présomptueux Esculape entreprit de le tirer d'affaire ; mais soit que le mal fût contagieux, ou soit que cette sainte Reine, à qui ces sortes de cures appartiennent, voulût le punir d'aller sur ses brisées, loin de guérir son malade, Félix gagna lui même la gale. Jamais gale ne fut plus déplacée, d'autant qu'il était obligé par état d'avoir les mains propres. Désespéré de cet accident, il s'avisa de mettre des gants et de savonner ainsi les visages; on le trouva fort mauvais; il eut beau protester que c'était depuis peu la mode à Paris ; on l'envoya au diable, et on persista si fort à vouloir être rasé à la manière de Pontoise, c'est-à-dire les mains nues, que Félix ne pouvant s'y résoudre, perdit ses pratiques, et passa encore pour un homme entêté.

Privés des ressources manuelles, et sa

dernière opération manquée lui ayant fait perdre la confiance publique ; d'ailleurs, dévoré par son amour, qui le touchait plus que tout le reste, il s'engagea, et, à tout hasard écrivit à sa chère Babet le dernier parti qu'il venait de prendre. Elle était de retour de Dieppe, et avait été plongée sept fois dans l'onde salée avec succès ; mais si la mer guérit de la rage, elle ne peut rien sur celle de l'amour ; rien n'avait éteint l'ardeur de la constante Babet; elle était plongée journellement dans les plus sombres réflexions, elle était prête à exécuter tout ce que le dégoût de la vie peut conseiller, lorsque son oncle vint lui faire la lecture de la lettre de Félix, qu'il avait interceptée, et prenant de-là occasion de lui faire de belles, longues et pieuses remontrances qu'elle écouta comme quelqu'un qui ne s'en souciait guère ; il l'exhorta à faire

son profit de ce qu'il venait de lui prêcher: crois-moi, ajouta-t il, ne pense plus à ce coquin; le voilà soldat, renonces-y: va-t'en dimanche à confesse et sois à l'avenir plus sage, j'oublierai le passé. Elle ne lui répondit pas un mot; le grave sermonneur, persuadé de l'efficacité de son sermon, la laissa penser aux moyens de rentrer dans la voie du salut. La silencieuse Babet n'aspirant qu'à la consolation de savoir où était son amant, et instruit de son prochain départ pour l'armée, ne balance pas entre la tristesse de rester avec son oncle, et le charme de suivre un amant adoré; faire une petite pacotille, la convertir en argent, partir avec courage, arriver enfin à Pontoise ne lui coutèrent que six heures de temps. O pouvoir! ô force des premières inclinations! Babet court, demande, cherche et trouve enfin son che

Félix ; il n'était plus joli, mais l'amour en était cause ; c'était au contraire, un grain de beauté pour les yeux de la tendre Babet. Rassemblez ici toutes les reconnaissances des tragédies, des comédies larmoyantes et des romans, joignez-y, si vous voulez, tout ce que vous êtes capable de sentir en de pareils instans, je vous défie d'approcher de cent lieues des transports de leur ame; ils restèrent si long temps serrés dans leurs mutuels embrassemens, et les larmes avaient coulé si abondamment de leurs yeux, étant visage contre visage, que les paupières de Babet s'étaient collées à celles de Félix, de façon qu'on eut toutes les peines du monde à les détacher.

Les plaisirs tranquilles ne paraissaient pas faits pour eux ; Félix eut ordre, le surlendemain, de joindre le régiment ; Babet le suivit avec fermeté ; le plaisir

d'etre ensemble leur rendit la route moins pénible et moins longue.

A leur arrivée, on incorpora le nouveau soldat; il fallut apprendre à faire l'exercice, monter la garde, fournir la chambrée de toutes les menues nécessités; la sensible Babet l'aidait dans cette dernière corvée. Les camarades de Félix trouvant sa maîtresse jolie, lui donnaient quelquefois de petits baisers, qui ne demandaient pas mieux que de caractériser l'insolence; son sergent même la courtisait de près; cette faveur insigne eût été pour tout autre que Babet un écueil contre lequel la fidélité aurait pu échouer; mais elle n'y répondit que par les dédains les plus marqués : le vindicatif sergent, après de vaines tentatives et des propositions aussi vaines, résolut de s'en venger par les voies de l'ignominie: il surprit adroitement la montre du lieu-

tenant, et accusa Babet de ce larcin: en vain elle s'en défendit, ni les protestations de la probité, ni les larmes de l'innocence ne la justifièrent. Son ennemi, chargé de visiter ses hardes et son linge, n'eut pas de peine à y glisser ce qu'il affectait de chercher, et montrant le vol aux deux temoins qui l'assistaient, il n'en fallut pas davantage pour faire emprisonner la pauvre Babet. Son jugement fut bientôt rendu, et elle se vit condamnée à passer par les baguettes; son amant même fut nommé pour être du nombre de ceux qui devaient faire cette injuste exécution. Figurez-vous la douleur du triste Félix lorsque celle qu'il chérissait plus que lui-même et qu'il savait n'être point coupable, parut sur la place d'armes les mains liées, les épaules nues, et toute tremblante et éplorée d'un si cruel appareil. Elle passa

enfin ; trente coups de verges à la première passade lui enlevèrent l'épiderme, et le sang se faisant place à travers les sillons que le supplice traçait sur sa chair, laissait voir le spectacle le plus touchant : quel moment pour le malheureux Felix ! Le cruel sergent ayant remarqué qu'il n'avait point frappé comme les autres, lui appliqua plusieurs coups de canne ; le brave Félix moins outré de cette injure que furieux des tourmens que sa maîtresse souffrait par la fausse accusation de ce malheureux, tira son épée, et la lui plongeant dans le sein, vengea à-la-fois et son outrage et celui que l'on avait la barbarie de faire à sa maîtresse.

Un malheur en entraîne toujours un autre ; l'infortuné Félix fut conduit au cachot : le conseil de guerre prononça soudain son arrêt, la potence fut bientôt

dressée, et l'on devine aisément le reste de cet effroyable tableau sur lequel je tire le rideau, pour suivre des yeux la désolée Babet qui, trop instruite du sort qu'éprouvait son cher Félix et ne voulant point lui survivre, se précipita par sa fenêtre qui heureusement n'était pas élevée: on courut à son secours. Le sergent de son côté, prêt à expirer, découvrit au confesseur qui l'exhortait, toute la noirceur de son action. Il dépêcha un exprès pour en instruire les juges qui, indignés d'un tel crime, ordonnèrent de couper la corde à laquelle était suspendu l'innocent Félix; et, par un hasard bien rare, il en était encore temps. Lui et sa maîtresse furent réhabilités; et peu de temps après, on les maria avec les biens que le sergent leur avait légués en ré aration d'honneur. Félix eut son congé pour rien, et même

tous les officiers contribuèrent à une quête générale qui les mit à leur aise ; ils retournèrent chez M. Honoré, qui les reçut avec tendresse, et ils vécurent ensemble unis et constans jusqu'à la fin de leur vie.

Il faut, dit M. Mercier, voir la veille du mardi-gras, toutes les demi-bourgeoises venir en personne, marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule qu'on appelle poularde : on rentre au logis la tête haute, et la provision à la main : on plume la bête devant sa porte, afin d'annoncer à tout le voisinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclanche ; et l'orgueil est satisfait plus encore que l'appétit.

Un bossu revenant d'un bal au mi-

lieu de la nuit, frappe à la porte d'un de ses amis. Il gelait très-fort. L'ami ayant ouvert sa fenêtre lui demanda ce qu'il voulait. —Descends, je t'en prie. —Mais je suis nud, je vais m'habiller. —Descends sur-le-champ, ce sera l'affaire d'une minute et je ne puis attendre. Ah! mon cher, ajouta-t-il quand l'ami fut descendu, dis moi si ma bosse est encore derrière mon dos; il fait si froid que je ne la sens pas.

FIN.

